

# Nguyễn Huy THIỆP

## À nos vingt ans!

roman



« Je m'appelle Khuê.  
J'ai vingt ans cette année.  
Et je vais vous dire franchement :  
personne ne capte rien. »

l'aube  
poche





À NOS VINGT ANS !

La collection *l'Aube poche*  
est dirigée par Marion Hennebert

© Titre original: *Tuôi hai mươi yêu râu*  
© Nguyễn Huy Thiệp, 2004

© Éditions de l'Aube, 2011  
pour la présente édition  
[www.aube.lu](http://www.aube.lu)

ISBN 978-2-8159-0205-2

Nguyễn Huy Thiệp

**À nos vingt ans !**

roman préfacé et traduit du vietnamien  
par Sean James Rose

*éditions de l'aube*

Du même auteur, chez le même éditeur :

*Un général à la retraite*, 1990 ; l'Aube poche, 2010

*Le Cœur du tigre*, 1993 ; l'Aube poche, 2010

*La Vengeance du loup*, 1997 ; l'Aube poche, 2002

*Conte d'amour un soir de pluie*, 1999 ; l'Aube poche, 2010

*L'Or et le Feu*, 2002 ; l'Aube poche, 2003

*Une petite source douce et tranquille*, suivi de

*Les démons vivent parmi nous*, 2002

*À nos vingt ans!*, 2005 ; l'Aube poche, 2006

*Mon oncle Hoat*, 2008 ; l'Aube poche, 2010

*Mademoiselle Sinh*, 2010

## Préface

*Il existe une expression en vietnamien<sup>1</sup> qui signifie «s'accomplir en tant qu'homme», «se faire homme», «s'humaniser». Comme si naître ne suffisait pas à vous inscrire dans l'humanité. Avant, en Occident, on disait bien «faire ses humanités»; au pluriel, parce qu'on estimait sans doute qu'il fallait apprendre beaucoup de choses avant de prétendre être un homme fait. Cela s'appelait l'humanisme. Mais l'humanisme ne fut pas, n'est pas l'apanage de l'Europe. En Chine, le confucianisme enseigne que la culture (wen) est ce qui permet d'accéder à la vertu d'humanité (ren)<sup>2</sup>. Au Viêt Nam, le lettré Nguyễn Trai, le généralissime*

---

1. Làm ngi: «(se) faire homme».

2. Il est à noter qu'en chinois, *ren*, la vertu d'humanité (*nhân*, en vietnamien), est composée du caractère «homme» et du caractère «deux»: c'est l'homme face à un autre homme, en relation avec lui.



*Quelques remarques  
sur la prononciation du vietnamien*

---

Le vietnamien s'écrit en quốc ngữ, «langue nationale», l'écriture romanisée introduite par les premiers jésuites en vue de l'évangélisation du pays au XVII<sup>e</sup> siècle et utilisée de manière générale depuis 1945. Ce système alphabétique est doté de signes diacritiques indiquant les six tons de la langue vietnamienne. Il ne s'agit pas ici de présenter un tableau phonétique exhaustif mais de donner au lecteur non-vietnamisant quelques indications afin de ne pas trop écorcher les noms cités dans le présent roman. Autant pour des raisons techniques que de confort de lecture, les caractères spécifiquement vietnamiens et les signes diacritiques n'y sont pas reproduits.

*Les voyelles*

Nous recommandons de prononcer: «â» comme le «eu» bref de «peur»; «e» comme le «è» de «mère»; «ê» comme le «é» d'«été»; «o» comme le «o» ouvert de «porte»; «ô» comme le «o» fermé de «tôt»; «u» comme le «ou» de «cou». Les autres voyelles, non reproduites dans la traduction, tels le «a demi-lune» (ă), le «o barbu» (ơ) ou le «u barbu» (ư), se contenteront d'une prononciation à la française.

Dans les combinaisons «ai», «oi», «ôi», «ui» s'entend toujours le «i» final; ce qui donne: «aï», «oï», «ôi», «ouï».

*Les consonnes*

Il existe en vietnamien le «d» (d) et le «d barré» (đ). Au grand dam des orthodoxes, le premier sera retranscrit «z», car sa prononciation, en tout cas dans le Nord du Viêt Nam où se déroule cette histoire, en est équivalente. Le «d barré», quant à lui, se prononce comme «d» en français.

vainqueur des Ming au XV<sup>e</sup> siècle, avait écrit: «Aimer l'autre comme si l'autre était soi.» Il faut ici entendre «aimer» dans le sens de la pitié, de la compassion: comprendre la souffrance de l'autre comme si c'était la sienne propre. L'œuvre de Nguyễn Huy Thiệp, né à Hanoi en 1950, est tout imprégnée de cette morale. L'homme se trouve au cœur de ses histoires. Pas l'homme abstrait. Pas l'homme idéal d'avant quelque chute première ni l'homme nouveau, à venir, formaté par les ingénieurs de l'âme. Non, ce qui intéresse Nguyễn Huy Thiệp, c'est l'individu, dans sa vie, son époque, sa chair. En cela, l'auteur d'Un général à la retraite<sup>1</sup> est réaliste. Toutefois, son réalisme n'exclut ni le merveilleux des légendes ni un certain lyrisme «pastoral» (Le Cœur du tigre, La Vengeance du loup, Conte d'amour un soir de pluie).

Nguyễn Huy Thiệp ne se contente pas de dramatis personæ préfabriquées, de «vérités» à prendre pour argent comptant. Dans L'Or et le Feu, qui se déroule à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les frères Tâỵ Son, héros nationaux «populaires», se conduisent comme des philistins sans scrupule, alors

---

1. Publié au ViêtNam en 1987, et en France, traduit par Kim Lefèvre, aux éditions de l'Aube en 1990. Hormis la présente, les autres œuvres de l'auteur citées sont de la même traductrice, parues chez le même éditeur.

- «Ch-», en initiale, est proche du «t» mouillé: «ti-»; en finale, il se prononce plutôt comme «-k».
- «Gi-» se prononce, selon les régions, comme «y» ou «z»; «ng» en consonne initiale ou finale, de façon très nasale comme la finale dans l'anglais *thing*.
- «H-» est toujours aspiré comme en anglais ou en allemand.
- «Kh-» est légèrement aspiré, et guttural, sonne plus ou moins comme le «j» espagnol, la *jota*, ou le «-ch» final de *Buch* en allemand.
- «Nh» se prononce comme le «gn» d'«agneau»; en consonne finale, *idem* en moins marqué.
- «Q» toujours suivi d'un «u» se prononce comme en latin «kw-»; le «ph-» se prononce «f»; «r-» se prononce «j».
- «S» et «x» se prononcent «s» au Nord; au Sud, le «s» est chuintant comme en portugais.
- Le «th-» est plus proche de la consonne explosive, «t», en anglais ou en allemand; le «tr-» équivaut à un «tj-». Toutes les consonnes finales s'entendent, mais de manière plus atténuée.

À l'instar de l'historien Lê Thành Khôi et tel que le mot s'écrit en vietnamien, nous avons opté pour l'orthographe «Viêt Nam», avec deux majuscules et sans trait d'union. Il nous a paru logique de l'écrire ainsi dans la mesure où le nom du pays signifie le «Sud (*Nam*) qui appartient aux Viêts», en opposition à la Chine, au Nord.

que Nguyễn Phúc Anh, le futur empereur Gia Long, complexe, assailli de doutes, est « un abîme de solitude ». L'historiographie officielle a longtemps privilégié les premiers au détriment du second : les uns, « révolutionnaires », symbolisant « le peuple » ; l'autre, fondateur de la dernière dynastie des Nguyễn<sup>1</sup>, incarnant la tradition rétrograde et la compromission avec l'étranger.

Dans *Un général à la retraite*, un chef-d'œuvre de nouvelle, c'est la société vietnamienne contemporaine que Nguyễn Huy Thiệp interroge. Dans un des passages les plus poignants, le vieux soldat éclate en sanglots lorsqu'il découvre que sa belle-fille qui travaille à la maternité rapporte les fœtus avortés pour les donner en pâtée aux chiens et aux pourceaux destinés au marché. *Quoi ? S'être battu pour ça ? Amère victoire pour un Viêt Nam réunifié.*

À nos vingt ans est le premier roman<sup>2</sup> que signe le nouvelliste et dramaturge vietnamien. Étonnant Thiệp ! Lui, dont on appréciait la plume délicate,

---

1. La dynastie des Nguyễn qui débute avec Gia Long en 1802 et s'achève avec Bao Dai en 1945 a pu être considérée comme « traîtresse » et collaboratrice des Français. Certains empereurs s'étaient pourtant opposés au pouvoir colonial.

2. Ce livre n'est à ce jour pas publié au Viêt Nam. Il faut dire que le franc-parler du narrateur et sa description du pays ont de quoi offenser les censeurs.

*l'ironie sourde, choisit ici de dépeindre le Viêt Nam d'aujourd'hui en se glissant dans la peau d'un jeune homme en colère. « Personne ne capte rien ! » est lâché tel un cri primordial. Khuê, vingt ans, se rebelle contre les aînés, l'école, le système – une société qui subit à la fois le communisme doctrinal et le libéralisme sauvage. Chassé de chez lui, on le suit dans ses tribulations à travers Hanoi et d'autres villes du Viêt Nam : corruption, drogue, prostitution, trafic en tout genre, misère, urbanisation chaotique. « C'est la gestion du pays tout entier qui vasouille. » Khuê ne mâche pas ses mots. Nguyễn Huy Thiệp a su trouver le ton truculent d'un cancre, pas si inculte après tout. Le père du « héros », un écrivain de renom – c'est peut-être un des ouvrages les plus autobiographiques de l'auteur –, aura beau se gargariser de belles formules, il est comme les autres. À quoi bon les études, la vie de l'esprit, si ceux-là mêmes qui prétendent la défendre sont obsédés par le matériel ? On vénère les lettrés, mais on préférera que ses enfants soient businessmen ; on a envie d'être au-dessus de la mêlée, mais on ne peut vivre hors du monde, et on se sent seul parmi les hommes. Là est la souffrance. Nguyễn Huy Thiệp pose un regard plein de mansuétude. Il peut être mordant, jamais il n'est cynique. Il cherche à comprendre : pourquoi un gosse à la fleur de l'âge veut se détruire en se droguant, pourquoi une fille*

*forcée de se prostituer continue à le faire une fois libre, pourquoi un type amasse tant d'argent pour finalement mourir sans avoir joui de sa fortune... L'écriture tient de l'exercice de lucidité, pas de l'oracle. Thiêp refuse de baisser les bras, dût-il y avoir dans tout effort quelque chose d'héroïque, car de forcément tragique. «Il reconnaissait l'absurdité de la littérature», dit Khuê de son père.*

*Nguyên Huy Thiêp est un écrivain inquiet. Il vit avec son temps, ne veut point s'en désengager. Il observe la jeunesse, son désarroi. L'ennui ne produit plus le désir du vaste monde, le goût de l'ailleurs. Avec la mondialisation, l'ennui a changé de nature. On écoute Britney Spears, on regarde American Beauty de Sam Mendes, on boit du Red Bull, on est apparemment dans le même train, mais pas dans le même wagon. Tout devient pesanteur et vexation. En même temps sourd un malaise pire encore. «Une espèce de tristesse angoissée m'étreint. Alors, en Amérique aussi, l'existence n'est pas si pénarde que ça, pour ne pas dire lourde?», se demande le narrateur.*

*Faillite des anciennes valeurs, et valeurs nouvelles qui n'en sont guère. Pas facile d'être jeune au Viêt Nam. À nos vingt ans se lit comme un conte initiatique – un conte pour grandir, «devenir homme». Avec ce livre, Nguyên Huy Thiêp a voulu, sous des allures picaresques, une exhortation à l'espoir.*

*Ne pas se lasser de la terre, regarder aussi vers le  
bleu du ciel, où flottent toujours les cerfs-volants de  
l'enfance.*

Sean James Rose

## Chapitre 1

### Personne ne capte rien

Je m'appelle Khuê. J'ai vingt ans cette année. Et je vais vous dire franchement: personne ne capte rien. Tenez, ma famille, par exemple. J'ai un père, une mère et un grand frère qui sont cons comme leurs pieds. Non, mes parents ne sont pas cons, simplement des parents normaux, voire des parents qui ont réussi dans la vie. Voilà le genre de truc que ma mère dit à mon père: « Mange, mon chéri, il faut beaucoup manger pour se refaire une santé. Tiens! Prends donc l'œuf couvé<sup>1</sup> et puis bois un verre de lait. » Mon père est affalé sur le canapé, l'œil mi-clos. Ses façons m'insupportent.

---

1. Œuf de cane enlevé avant terme de la couvée et que l'on consomme bouilli. Ce mets du Sud est considéré comme délicat.

Nota: toutes les notes sont du traducteur.



Quand ma mère n'est pas là, et qu'il y a des invités (de sexe féminin, surtout), il est vif comme un guépard. Peut-être bien qu'il sait y faire avec les femmes ? J'en ai vu des demoiselles sangloter sur son épaule ! Et lui de les consoler en vieil expert : « Ça va aller... Ah, ce n'est pas simple, je sais... Ainsi va la vie. » Ensuite il met la main au portefeuille et leur glisse un peu d'argent, et les gentes dames cessent illico de pleurer.

Bon dieu ! avec moi, c'est des oursins qu'il a dans les poches. J'ai même pas une paire de pompes correctes ; quant à ce que j'ai sur le dos, que des vieilles frusques ! Aussi, comme d'instinct, j'ai senti monter en moi une haine profonde à l'égard de mes proches. Mon père avec son côté « je-vas-vous-expliquer-la-vie », son expérience de vieux con, ma mère avec sa maniaquerie de ménagère, sa dévotion de serpillière, mon frère avec sa tronche de premier de la classe qui fait mine de ne pas y toucher. Ils me font tous vomir. Je suis quoi, là-dedans ? Un cafard, une fourmi, un zéro. Jamais je ne serai comme eux. Personne ne capte rien, je vous dis. Personne ne capte rien. À l'école, pareil. Je me demande bien pourquoi on nous bourre le crâne pendant des années avec des connaissances à la mords-moi-le-nœud. D'accord, je ne dis pas que certains trucs en pri-

mairie n'aient pas de sens. Je ne parle pas des instituteurs ! De saints hommes, ces gens-là, aussi cradingues et déguenillés que des clodos ! Mais au niveau du lycée et de l'université, ils sont carrément à foutre en l'air. Leur enseignement est confus, prise de tête, stérile, t'y piges que dalle. Pour faire le paon et débiter des conneries sur l'estrade, ça y va. Faut avouer qu'eux-mêmes ne comprennent rien à ce qu'ils racontent. L'enseignement au lycée et en fac, sans blague, c'est de la pédagogie carcérale, du terrorisme appliqué ! Ça nous rend complètement apathiques, crétins, abrutis... ou ça produit de vraies ordures. Super pour former des bandits. Les jeunes diplômés sortis de cet enseignement-là, c'est garanti cent pour cent racaille !

Le seul bon souvenir du bahut, toute personne honnête sera d'accord, c'étaient les moments de lecture, d'écriture, de calcul... qui se confondent avec l'image de ces enseignants nazes. J'ai lu quelque part un poème à leur attention ; ces vers n'ont sans doute ni queue ni tête, mais ce qui s'en dégage m'a touché :

*Reconnaissance éternelle à l'instituteur de campagne,  
Notre grandiose éducateur des masses !  
Il a la science infuse,*